François GARREC 34 ans
154e Régiment d'Infanterie

Né le 12 juillet 1884 à Trégunc, François était le fils de Joseph Garrec, cultivateur à Kerstrat, et de Marie-Josèphe Le Tallec. Il est lui-même cultivateur, célibataire, et a six frères et sœurs : Louis, Joseph, Josèphe, Marie-Jeanne, Antoine et Guillaume qui mourra lui aussi des suites de blessures de guerre dans un hôpital militaire en 1915. N° 42 de tirage dans le canton de Concarneau en 1904, cheveux et yeux châtains, 1,62 m, qui ne savait lire ni écrire, François est ajourné pour « faiblesse » en 1905 et 1906, il est classé service auxiliaire en 1907, il ne fera pas de service militaire. La guerre dévoreuse d'hommes le rattrape cependant en 1914, elle sera pour François un long calvaire. Classé service armé par la commission de réforme de Quimper en date du 2 novembre et mobilisé le 28 novembre au 118e RI de Quimper, il rejoint le front (et de nombreux Tréguncois) le 10 février 1915 après une période d'instruction.

Le 118e RI se trouve alors dans la Somme à la Boisselle et se livre à une furieuse guerre des mines. Le 17 juin 1915, blessé ou malade, François est évacué mais revient au 118e le 12 janvier 1916 après six mois de convalescence ; le régiment se trouve alors en Champagne. François ne résiste pas longtemps puisque, le 26 janvier, il est de nouveau évacué.

Vraisemblablement guéri, il revient au dépôt le 17 avril 1916 mais il ne repart pas au 118e ce coup-ci car il passe au 154e RI de Lérouville (Meuse) le 25 juin de la même année. Ce régiment, dit « des Caurettes » pour son comportement à Verdun, vient d'être relevé du brasier, son dépôt se trouve alors à Pontrieux dans les Côtes-du-Nord. Après un repos et une période d'instruction qui dure jusqu'au 10 septembre, le 154e est transporté sur la Somme où la bataille fait rage, il va opérer dans la région de Rancourt. Le 10 novembre, il monte en ligne une troisième fois, la division va attaquer la tranchée et le village de Saillisel. Le 15 décembre, François est nommé soldat de 1re classe. Du 27 décembre au 23 janvier, le régiment va occuper le secteur de la Mitte en Argonne. C'est une Argonne presque tranquille, qui n'a rien de commun avec celle de 1915.

On retrouve le 154e dans l'Aube début 1917. Au mois de janvier 1917, sous la neige d'un hiver rigoureux, arrive venant de Dosches, musique en tête et petits drapeaux dans les canons des fusils, le 154eRI qui vient prendre à Mesnil-Sellières ses cantonnements. Quatre compagnies (deux cent cinquante hommes par compagnie) vont être réparties à Dosches et dans le village. Les soldats s'entassent dans les granges et les greniers par escouades dont les numéros sont inscrits sur les maisons (témoignage G. Le Berre, novembre 1982).

Mais la grande offensive au Chemin des Dames se précise et, le 23 janvier, par un froid de loup, le 154e se porte dans la région de l'Aisne. Le 8 avril, le régiment qui s'est rapproché de sa future zone d'action stationne à Cormicy, Bouffignereux et Guyencourt, cantonnements d'ailleurs journellement bombardés. Le 11 avril, le 3e bataillon est désigné pour reprendre la tête de pont de Sapigneul que les Allemands ont attaquée avec succès quelques jours auparavant, l'affaire est menée avec succès le 12 avril.

Le jour J approche, le régiment va opérer entre la Miette et l'Aisne avec comme objectif le village de Prouvais à huit kilomètres du point de départ. Pour la première fois, des troupes sont détachées pour l'accompagnement des chars d'assaut, engins encore mystérieux, mis en œuvre pour la première fois et sur lesquels on fonde de sérieux espoirs.

Une escouade du 154e RI à Mesnil-Sellières

Le 16 avril à deux heures du matin, le régiment quitte son bivouac, il fait très froid et il neige .Après une marche difficile par nuit noire à travers bois, chacun tenant, pour ne pas se perdre, le pan de la capote de son prédécesseur, on arrive au Bois des Geais où les éléments sont divisés en deux colonnes qui agiront séparément. Le passage de l'Aisne, qui causait quelque appréhension, s'effectue sans encombre vers sept heures sur des passerelles et sur le grand pont de Berry-au-Bac, malgré un sérieux arrosage de l'artillerie ennemie.

A 8 h 15, la colonne de droite se porte en avant, colonel en tête, à la suite du 267e qu'elle doit appuyer ; elle traverse l'ouvrage du roi de Saxe, première position allemande, et continuant sa marche sous un bombardement d'artillerie de gros calibre qui fera rage toute la journée, atteint la face est du camp de César et les tranchées des Bornes et du Pylône sur la deuxième position. Là se trouvent arrêtées et entassées confusément de nombreuses troupes sans chefs, l'offensive piétine déjà devant la violence du feu ennemi.

Selon le député Jean Ybarnégaray : « La bataille a été livrée à 6 heures, à 7 heures, elle est perdue ». On retourne hâtivement les tranchées conquises, on les garnit de mitrailleuses, on s'arrête là. Pendant ce temps, les compagnies d'accompagnement ont suivi les chars d'assaut dans leurs nombreuses vicissitudes. Il y a eu des moteurs surchauffés, des chars en panne, d'autres incendiés. Les tanks ont été violemment pris à partie par l'artillerie et les difficultés rencontrées n'ont pas permis de réaliser la percée.

Le 17, la situation s'est éclaircie, le 154e occupe les tranchées comprises entre la Ferme Mauchamps et le Bois des Consuls, l'ordre est d'y tenir coûte que coûte malgré le bombardement continuel et les organisations bouleversées. Soixante-cinq hommes sont tués ou blessés ce jour, parmi eux François Garrec, grièvement blessé par un obus qui le laisse très mal en point avec de graves blessures au coude, aux cuisses et au nez, il est évacué.

Son commandant et de nombreux cadres tués, le 154e est relevé le 29 avril et quitte l'Aisne le 19 mai. Le général Nivelle avait promis que l'offensive durerait de vingt-quatre à quarante huit heures maximum, il s'entêtera pendant des semaines et provoquera les mutineries de 1917.

Hospitalisé à Quimper, François n'est pas au bout de son calvaire ; défiguré, gravement handicapé, plusieurs fois opéré, il est proposé à la réforme n° 1 avec droit à pension au taux de 70 % par la commission de réforme de Quimper en date du 1er octobre 1918. Sa pension de réforme lui sera bien accordée le 17 février 1919, à titre posthume car François décède le 11 octobre 1918 des suites d'une pneumonie doublée d'une grippe espagnole.

Célibataire, je ne sais pas si sa famille a touché sa pension. Il sera inhumé à Quimper au carré militaire du cimetière Saint-Marc, rang n° 1, tombe n° 4. Il est à noter que 123 soldats reposent dans ce cimetière, François est le seul Tréguncois.

(Photo E. Nedelec)